

Yves Le Meur

Chansons dans la nuit

Poèmes

Petit oiseau
Qui chante
Chante

Petit oiseau il te suffit
d'un brin de ciel
pour être heureux

Petit oiseau qui vois le ciel
Chante pour moi
Chante pour elle

Pèlerin solitaire

Je marche je croise je regarde
de tous côtés à la volée je sème
chants d'amour morts et ils s'envolent.

O le long mur aveugle à ma gauche
bordé d'une alignée de platanes
phosphorescents de lanternes glauques.

Mes pas dans la nuit résonnent.
Mes pas dans la ville s'étouffent, remords
ombre lancinante à mes pensées.

Où vas-tu pèlerin solitaire ?
ta route est devant toi toute droite
ton regard perce au loin les ténèbres.

Quand donc ton cœur reconnaîtra-t-il
enfin la Lumière le Sourire
l'Accueil le Refuge ? Le Refuge...

Le Refuge ? Oh toi toi...
n'est-il pas derrière moi.

Pluie

Doux bruit de pluie
petite pluie
musique discrète
doigté de l'amie
qui pianote à ma fenêtre

Ma petite souris
qui veut faire ton nid
qui picotes tapotes
à mes carreaux grignotes
qui badines et souris
comme petite fille
qui te fâches à grands coups
ah ! maîtresse farouche
ébranles le bâtiment

puis l'étreinte se résorbe
et retombes lasse flasque
en quelques grosses gouttes.

On n'écrit bien
Qu'avec son sang
Paroles, rien
Ouvrant fermant
Le cœur

Mon cœur vidé
A toute sève
Chaque musique
Aile qui vole
Au loin

N'ai rien au monde
Ni bien ni mien
Ou quelque chose
ni que moi-même
Failli

Et je m'en vais
Parmi les hommes
Frère, étranger
Si près, si loin
Humain

Humain quand même
Qui sait, peut-être
Chacun des êtres
Manque l'accord
Un rien

Ô mort ou vie
Est-il espace
Où tout n'est rien
N'ai pas de nid
Partons

Larguez amarres
La vie un songe
Le monde un autre
Les voix mensonges
Au large

D'étoile au ciel
Point. Mais le vent
Vaste océan
L'air libre à pleins
Poumons

Sermons polices
Administra-
-tion (que c'est long)
Et conventions
j'me barre

Au rendez-vous
Coin de ciel bleu
Prairie en fleur
Y seras-tu
Encore

J'aime
la rumeur des grands vents dans les hautes futaies

Les monstres mugissants tordent leurs bras énormes
comme furieusement l'ouragan les agite
l'atmosphère s'embue nuées et feuilles mortes
dans quel drame antique suis-je transporté
tous sont concernés moi seul étranger

Je m'adosse à un creux de rocher. Quel spectacle.
musique d'orage grandes orgues déchaînées
les troncs les plus opaques les fibres les plus cachées
animés par le même souffle furieux
la douce et sainte horreur de mon regard
s'extasiaient sur le drame intemporel

Coups de fouet au visage douce musique au cœur
ne sommes plus au monde des humains des royaumes
les héros antiques ont reconquis leur domaine
et s'élancent agitant dans leur bras la menace
emportés par la même furie poursuivant
l'éternellement insaisissable ravisseur.

Ange ou démon

Ange ou démon
tu es venue
tu es partie
t'as rien laissé
tout chamboulé
tout emporté
et tout perdu

T'attendais pas
tu es venue
et dans mes bras
t'as respiré
tu as aimé
j'ai respiré
et j'ai aimé

Ange ou démon
tu es venue
tu es partie
t'as rien laissé
tout chamboulé
tout emporté
et tout perdu

C'était si beau
je renaissais
tu renaissais
nous n'étions qu'un
c'était si grand
t'ai respectée
jamais touchée

Ange ou démon
tu es venue
tu es partie
t'as rien laissé
tout chamboulé
tout emporté
et tout perdu

C'était trop beau
tu es partie
loin loin si loin
laissant ton cœur
mon cœur meurtris.
C'était trop grand
monde petit

Ange ou démon
tu es venue
tu es partie
t'as rien laissé
tout chamboulé
tout emporté
et tout perdu

Pas de promesse
en se quittant
amour trop grand
oh mes deux yeux
au fond des tiens
lisant la peur
dedans ton cœur

Ange mon ange
tu es venue
tu es partie
tu as eu peur
dedans ce monde
t'es laissé faire
et m'as laissé

Les brebis sont
faites pour le loup
et va le veau
droit au couteau
ô paradis
si vite enfui
non oublié

Ange mon ange
tu es venue
tu es partie
m'as visité
tes grandes ailes
tout emporté
et m'as laissé

Cœur étouffé
amour meurtri
t'es dans ma vie
comme un grand vide
si belle rose
non épanouie
comme large plaie

Ange mon ange
tu es venue
tu es partie
tes grandes ailes
les as cassées
tu es tombée
et m'as laissé

Merde aux bourgeois
aux conventions.
Merde aux carcans
et merde au monde
ô mon bel ange
aux grandes ailes
t'ont mise en chaîne

Es-tu démon
feu de l'enfer
brûle ses chaînes
fourche du diable
enfourne-moi ça
tous ces couillons
leurs conventions

T'attendre t'attendre
tu es venue
reviendras-tu ?
Tu es si loin
ô ton sourire
me rendra-t-il
le paradis

Tu es mon ange
tu es venue
dedans ma vie
jamais partie
toujours absente
toujours partie
jamais absente

Voile blanche

A cheval par les landes vers la baie
vent du large envolant les crinières

là-bas au loin une voile blanche
triangulée dessus l'émail bleu

grande mâchoire hérissée de rocs
lance sa longue langue de sable

salive l'écume des flots bleus
pétillant mille mouettes criardes

et se penchent là-bas les pins noirs
sur l'émail bleu et rit l'ajonc jaune

moi immobile si loin mon rêve
tache blanche dessus l'émail bleu

des ailes des ailes galoper
dans les airs. Mécanique arrêtée

Voile blanche immobile impossible
le vent ironiquement caresse

la berge de tous ses crocs ricane
et le ciel content nous met sous cloche.

Les grands voiliers

Pétille le ruisseau tout là-haut
dans les coupes des peupliers
Petits feuilletts de vieil argent
où rit et palpite le vent

Ô ma tête dans les herbes folles
la senteur enivrante des terres molles
Ô le chant clair sur du vent
doucement animant les feuilles
Ballerines s'envolant extasiées
dans un froissis de satin

Volez, sautez, dansez, tournez
Les grandes voiles blanches flottent
tendues là-haut par le ciel bleu
Et t'appellent et t'appellent...
...et t'emportent

Au large

Pointe projetée vers le large
rocher chevelu herbes sèches
folles balancées par le vent
j'y ai mis mon nid

Ici ma hune au haut mât
mon repaire écumeur des mers
mille abordages couteau aux dents
mille trésors

Et mes rêves s'envolent
plus légers que le vent

Rien n'entends que le vent la vague
cris criards du goéland au loin
tout près et chaque houle au choc
contre le roc

Senteurs de l'herbe parfumée
iode entêtante des embruns
rythme ensorcelant de la vague
me font rêvant

Et je suis le navigateur
tenant la barre poussant au large
les yeux au bleu du ciel
du large.

Jeanne la Pucelle

Innocente pucelle
aux guêtres de soldat
toute pure et si belle
au milieu des paillards

La plus faible en avant
marche le bataillon
tailladant bagarrant
et zut pour le canon

T'as rien fait comme il faut
tu as dit aux évêques
que t'avais vu des anges
et eux n'avaient rien vu

T'as rien fait comme il faut
présentée en guenille
devant les rois les grands
tu gardais le front haut

T'as rien fait comme il faut
une fille en culotte
au milieu des soldats
et qui entend des voix

T'as rêvé eh sorcière ! au monde
toujours le plus fort gagne
la grande gueule a raison
et tes voix n'y font rien

La sainte est condamnée
au tribunal d'église
l'innocente est brûlée
sur la place du marché

Des statues en veux-tu ?
On t'en fait à la pelle
sainte guerrière pucelle
et bien sûr ça se vend

Longue robe cordée
dolente sacrifiée
le visage casqué
et l'épée au côté

On t'a fait une traînée
discours patriotiques
sermons panégyriques
médailles et comices

Pour la paix pour la guerre
pour les p'tits pour les gros
et surtout pour les gros
où n'est-elle ta bannière

T'étais qu'une pucelle
où as-tu enfanté
tous ces bronzes casqués
et ces statues équestres

Innocente pucelle
aux guêtres de soldat
toute pure et si belle
bien loin de ces cornards

Interminable Sibérie

*Sur l'air du Larghetto du dernier concerto pour piano (K.595)
de Wolfgang Amadeus Mozart*

Interminable Sibérie
étendue sèche froide sans vie
piquée de quelques arbres morts
tailladée du vent boréal

Est-ce le soleil ou la lune
tout est estompé dans la brune
un disque blanc taillé d'argent
tamise des nuées de gaze

Tourbillons de flammes glaciales
brusquement tordues par le vent
coups de fouet au visage cinglant
la peau qui brûle gèle éclate

Mes pas dans l'ouragan mes pas
dans le gel mes pas sur le sol
où marcher ? Vers ce froid soleil
de mort ? Non. Je guette une lampe

S'attardant à une fenêtre
où ? là-bas ? dans mon rêve peut-être
ce chemin ne mène qu'à la mort
est-ce un chemin n'y suis-je pas

déjà ? Blancs fantômes soulevés
par intermittence devant moi
et qui courez tournez volez
vertigineux cortège d'effroi

Où vas-tu - j'en sais rien - tant pis -
ils me mènent - auront ta peau -
tu crois - tant pis - non zut et merde -
marche ou crève - te casse pas - t'es cuit

Mugissements de l'ouragan
pleurent aux bras de branches mortes
martelant la froide neige sèche
qui pleures-tu ? Qui frappes-tu ?

Noir cortège des pleureuses plantées
sur le chemin, abandonnées
gémissantes que gémissiez-vous ?
Dans vos bras morts qu'agitez-vous ?

La grande plainte m'accompagne
dans ma glaciale Sibérie
seul reste de vie criant la mort
douce sirène berçant mon cœur

C'est ainsi - dans la vie - toujours -
on marche. Quel but t'en sais rien
si tu sais tu marches quand même
tu t'trompes ? Tu ne regrettes rien

Où es-tu soleil dérisoire
ton printemps il est mort tout noir
se débattant sous le linceul
source de vie mourant au soir

Où donc es-tu grande Lumière
luisant au cœur vide de l'homme
n'y a-t-il plus d'eaux pour la soif
plus de vie, d'amour pour le cœur.

Rapaces

Bateaux amarrés sur les quais
grands oiseaux aux ailes brisées
désertés par votre nichée
échoués sur le roc de béton

Lamentables : pas votre nid
honteux où est-il le roulis
berceur. Vent du large aboli
où est-il et le bleu des mers ?

Une grosse coque d'acier
aux flancs rebondis gris et vert
les grands oiseaux au bec rapace
fouillent rageusement ton ventre

Insensibles à ton tourment
vidée soulevée ils t'épuisent
vaincue indécente ils exhibent
tes entrailles peintes au minimum

Comment grand vaisseau de haut vol
t'es-tu laissé séduire par ces
monstres hideux figés au sol
aile de feu, ta patrie c'est

L'océan, l'étoile, le large
exil, mécaniques grinçantes
bassement acharnées sur leur proie
sans défense, happantes suçantes

Non non et non. Les grandes ailes
n'échouent pas aux antres du monstre
non non et non la pureté
ne sera pas la proie immonde.

Rose de sang

Sur les chemins, le long des haies
Parfois, parfois je me souviens
J'ai existé, j'étais aimé

Seras-tu force, ô souvenir
Droque, tu m'élèves un instant
Et me laisse plus bas qu'avant

Comment es-tu fait cœur de l'homme
Vois, les os brisés se rejoignent
la plaie se couvre de peau neuve
Après le jour un jour nouveau
Toi fier inutile si jeune
Et si vite vieillard usé

Tu te retires de la foule
Solitude chère torture
Tu comptes tes plaies en secret
Comme un avare son trésor
Et la grand-mère ses photos
Ah plutôt mourir que guérir

Oui garde bien ta plaie ouverte
Cœur fait pour le don du sang
Cœur, tu es cœur dans la plaie
Tu es toi dans le sang donné
Tant pis ton trésor gaspillé
Ton seul orgueil...

...rose de sang

Nid douillet

Tout au creux du vallon
se tapit le hameau
dans l'ouate de novembre

Les vergers en troupes
s'agrippent aux coteaux
brasiers sous la cendre

Croassent les corbeaux
dans le ciel de novembre

Vigie au haut du mât
prends garde nid douillet
blotti dans ton duvet.

S'en vont les amoureux
par les rues deux par deux
la lune luit là-bas
tout au fond des sous-bois

Pavé lisse luisant
délavé sous les pas
morne défilé d'ombres
par les nuages sombres

Et s'en vont un par un
deux par deux les humains
à pas pressés si lents
au long du même mur

Et s'en vont les humains
tout encapuchonnés
silhouette allongée
au bitume mouillé

Et s'en vont les humains
tête rentrée dans leur
mystère ou dans leur vide
leur rêve ou leur malheur

Larges baies éclaboussent
tout au long du mur gris
lumières et chansons
au bitume mouillé

s'envolent les oiseaux
par bandes égrillardes
tout grisés de chansons
de soleil et d'air pur

Et passent les humains
deux par deux, un par un
passent et n'entrent pas
mon secret c'est pour moi

Et passant les humains
la rue est toute droite
pour les uns elle mène
au logis, pour les autres

pour les autres à rien
quelque chose peut-être
à la vie, à la mort
passez, passez humains

et passent les humains
un par un deux par deux
passent et n'entrent pas
mon secret c'est pour qui ?

Le maudit

Deux races d'humains
les ronds épanouis
les pointus exclus
indigestes, fuis

Monde trop petit
se trouver trop grand
toujours pour le cadre
quelqu'il soit, maudit

Ton front aux étoiles
respire à l'étroit
trop grand pour le nid
quelqu'il soit, maudit

Chaque cadre éclate
dès que tu t'y mets
on te reconnaît
à ton front marqué

Pour toi chez les hommes
le mépris, l'estime
le désir, la peur
l'amour et la haine

Ta seule présence
reproche vivant
pour la termitière
tu n'es pas d'ici

Ne suis qu'un oiseau
et n'ai pas de nid
rien ne suis qu'un homme
exclu par les hommes

En moi un cœur bat
qui cherche l'amour
un cœur pour m'y faire
moi maudit.....
..... petit.

Tout le long de la Seine
je coule les eaux ternes
de ma vie - nul orage
l'imprévu, une épave

Coule et coule sans bruit
précautionneusement
l'œil au-dedans veillant
sur mille objets fragiles

Cargaison précieuse
dans les cales, vaisseau
lourd sûr lent grave seul
des pêcheurs sur la rive

Sous leur chapeau de paille
plongent la ligne à l'eau
bouteilles et bouchons
des chiffons, des bâtons

S'en vont à la dérive
ridicules épaves
les maisons des humains
leurs baies et leurs jardins

pimpantes décevantes
défilent à vau-l'eau
et la vie en surface
offerte, dégueulasse

Tous les Soleils des Indes
tous les parfums des Iles
tous les jardins de Rêve
et tous les chants d'Amour

En fond de cale, passent
regards indifférents
suis-je donc moi l'épave
tous mes ports démolis.

Reine du Nord

Sont apparus les bûcherons
à leurs bras musclés la cognée
par un clair matin de soleil
parmi les envols d'hirondelles

Se sont postés les bûcherons
là-haut tout au haut du coteau
au grand matin parmi les brumes
où s'éveille et rit le soleil

Ont regardé les bûcherons
versant riant tout verdoyant
accoudé le long du ruisseau
et ses colliers d'or et d'argent

Se sont nommés les bûcherons
nous sommes les fils du Grand Nord
venons portés par l'Aquilon
Reine en son palais l'a voulu

Pas attendus les bûcherons
quoi dissoudre le bleu du ciel
le vert des forêts, le coteau
de son manteau et la chaumière...

Pas entendu les bûcherons
ils sont de la race des chênes
muscles noués mais pas d'oreille
front altier chevelure blonde

Ont envahi les bûcherons
la colline sous la feuillée
près de la chaumière endormie
en brume et soleil de novembre

Insensibles les bûcherons
à la plainte de l'homme ou l'arbre
leurs yeux de bleu vitreux là-bas
rivés au geste de leur reine

Implacables les bûcherons
attentionnés à leur besoin
nullement distraits par les cris
des oiseaux, par l'homme en prière

besogneux, appliqués, muets
et sourds infailibles aveugles
avancent en rang dénudant
frappant taillant coupant tombant

Résonnent les flancs du vallon
longs coups durs sourds ébranlant l'arbre
longue plainte courant au long
des veines, poussée en silence

Saute et danse et court le ruisseau
insouciant rieur enfant
dans son lit de cailloux polis
son nid de verdure attaquée

Voraces insectes ont fait
larges trouées dans la forêt
large plaie au flanc du coteau
géants couchés raides sans vie

Homme gardien de ce paradis
assiste impuissant au désastre
couronné d'oiseaux affolés
crie aux arbres familiers

Prenez garde arbres familiers
géants aux toisons d'or et de cuivre
fuyez vite belles fiancées
cachez-vous avec vos parures

Sont résolus les bûcherons
monstres rageurs armés de fer
mécaniques dressées, sans cœur
et n'obéissent qu'à leur reine

Petits oiseaux, votre nichée
plus jamais ne retrouverez
ni toi coteau ton chaud manteau
petit ruisseau chantera seul

Et toi chaumière, ma demeure
seule debout dans le carnage
parmi ton orgueil ta richesse
ton amour, ta vie écroulés

S'en iront un par un les arbres
et le coteau riant, le chant
des oiseaux, et les pulsations
qui vivifiaient le vallon

Printemps oubliera le bourgeon
l'herbe, la fleur de s'épanouir
vallon oubliera les chansons
à travers les rideaux de brume

Plus ne rira l'œil du soleil
ton fier panache de fumée
s'enterrera ô cheminée
feu de bois désertera l'âtre

Paradis jonché de cadavres
plus ne restera que le chant
fluet inconscient dérisoire
du ruisseau sur les cailloux noirs.

Notre Kivilisation Kesarienne

Je préfère m'arrêter
Oh ! dormir, mourir, dormir

La fourmilière s'affaire dans la rue et sous les toits
des hommes courent des hommes vendent
des hommes fabriquent des hommes tuent
d'autres signent et d'autres prient ou s'enivrent
et d'autres encore sont tués, vendus fabriqués
De quel côté me placer

Merde
 je rends mon billet
je ne suis pas de la partie
n'ai pas demandé à jouer
trop bête ou bon pour tuer
trop fier pour me sacrifier

Rendez-moi la paix des champs
le sein maternel
les rires et les jeux de l'enfant
Et
 l'étoile
 dans mon ciel.

J'ai fait un grand feu de tous mes vaisseaux
sans savoir le nom de l'île dernière
où j'ai débarqué tous mes oripeaux
mon cœur est las de toutes les conquêtes

J'ai voyagé sur tous les continents
Horizons infinis, secrets jardins
cœurs d'hommes, cœurs de femmes, cœurs d'enfants
steppes désolées et les creux chemins

Dans la mare au soir chante le crapaud
des assauts de nuages follement
s'élançant vers la lune, et leur galop
lourd et sombre se translucide en argent

Capitaine, à mon bord, j'ai embarqué
maints matelots pour de longues croisières
remorqué maints vaisseaux désemparés
et nous avons sondé le fond des mers

Le front au ciel j'ai compté les étoiles
Inconscient je bravais les mystères
j'aurais voulu aimer des cœurs sans voiles
et j'ai cru retrouver le sein de ma mère

Un jour, je me suis miré au clair miroir
des yeux reflétant mes yeux médusés
et mon âme s'est donnée sans savoir
et depuis vers quels cieux envolée

et j'ai vécu mille vies mille morts
mille espoirs fugitifs mille souffrances
comment le cœur peut-il être assez fort
pour garder aux détresses l'espérance

Mille fois j'ai couché mon cœur en terre
planté dessus la grande croix de bois
mille fois s'est relevé de la bière
lourd et léger, jeune et vieux, vil et roi.

Mais j'ai trop lutté, vrai je n'en peux plus
Laissons l'étoile au ciel, rêve est trop beau
La vie, dit-on, se doit d'être vécue
mon œil vide cherchera le troupeau

Je m'en irai paître docilement
l'herbe grasse et drue dans les prairies
plus ne lèverai aux cieux tristement
regard éteint, cœur blessé à vie

Je chanterai les chansons mirifiques
la sagesse des lois l'obéissance
je n'oublierai aucun de leurs cantiques
et me ferai une âme de rechange

Oui, la vie est belle, le monde est beau
chantons les louanges de nos seigneurs
chantons l'état, les bombes les impôts
de tous paradis, ici le meilleur.
